

# La Nation

*Journal vaudois*

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Changer de métier

Interrogée durant la campagne électorale sur ses positions en matière scolaire, Mme Cesla Amarelle a dit et répété que les écoliers actuels devaient s'attendre à changer plusieurs fois de métier au cours de leur carrière.

Nous connaissons un électricien qui a repris la ferme familiale, un paysan qui est devenu diacre, un chimiste qui a passé sa vie à créer des emballages, un plâtrier-peintre qui, à la suite d'un accident de travail, est devenu représentant en vins et un coiffeur atteint d'une dermatose due aux champignons qui s'est retrouvé derrière un guichet de banque. Prolongeant son métier, un menuisier devient ébéniste, un maître de français s'essaie à la littérature, un avocat devient juge, un acteur passe de l'autre côté de la caméra, un ouvrier réussit sa maturité professionnelle et entre dans une HES. Un charpentier double sa formation d'un apprentissage de ferblantier-couvreur, un mécanicien sur machines agricoles passe son CFC de camionneur. Ces réorientations de carrière sont les aléas des destins individuels.

Tout autre chose est de faire du changement professionnel multiple un principe d'organisation sociale.

C'est vrai que les mentalités ont changé. La tendance individualiste propre à notre époque centre l'homme sur sa propre personne. Il se suffit à lui-même et ne se sent pas redevable à qui que ce soit. Il juge attentatoire à sa liberté tout engagement définitif ou simplement durable. Que ce soit sur le plan amoureux ou professionnel, il veut des expériences de courte durée et des relations dont il

puisse se dégager facilement. Ça n'engage pas à lui faire confiance. Et ça ne l'engage pas à faire confiance aux autres.

A ces relations de confiance déclinantes, les grandes entreprises et les services d'Etat substituent des procédures minutieuses de contrôles et de sanctions – qui peuvent se transformer en *mobbing*. La notion de fidélité à l'entreprise, ou aux employés, disparaît. Nombreux sont ceux qui, de bas en haut de l'échelle, entrent dans une entreprise sans la moindre intention d'y passer leur vie.

L'informatique, dont l'évolution frénétique ne cesse de créer et de détruire des métiers, engendre une ambiance de précarité propice à la mobilité professionnelle, pour ne pas dire à la fuite en avant. Il est possible aussi que la croissance exponentielle des biens de consommation focalise l'attention des nouvelles générations sur le salaire plus que sur le métier.

L'Ecole doit tenir compte de cette évolution de la société. Mais c'est une chose de la reconnaître, et c'en est une autre de s'y soumettre avec enthousiasme, comme si elle était bienvenue et, de toute façon, inéluctable, et d'en déduire l'orientation générale qu'il faut donner à l'enseignement.

Seriner au futur apprenti ou étudiant qu'il changera plusieurs fois de métier au cours de sa vie, c'est l'induire à penser que les métiers sont interchangeables, qu'aucun ne présente un intérêt propre

qui justifierait qu'on y consacre tout son enthousiasme et toute sa peine: juste un gagne-pain. Alors on reste à la surface des choses, on se contente d'assurer le minimum en attendant une occasion (une «opportunité») mieux rémunérée.

Dans la droite ligne de cette vision superficielle du travail, on peut craindre que l'Ecole n'en vienne à donner une importance déterminante aux compétences et aux recettes qui permettront au futur candidat de séduire l'employeur ou le «chasseur de têtes»: accroître l'importance de l'informatique dès les premières classes, enseigner un anglais tout pratique axé sur la compréhension des consignes et des modes d'emploi, mettre dans la tête de l'écolier qu'il devra «se vendre» et le former à l'entretien d'embauche et à la rédaction d'un *curriculum vitae* convaincant, nanti des formules standard, «j'aime travailler en groupe», «j'accepte bien la critique», «je suis très réactif», lui apprendre enfin comment ne pas dissuader un employeur potentiel par des idées s'éloignant trop de la pensée dominante, égalitaire et multiculturelle. En bref, on peut craindre que la vocation de l'Ecole ne devienne le formatage de citoyens numériques bien lisses et passe-partout, assez individualistes pour ne pas être syndiqués, assez socialisés pour ne pas se rebiffer, embauchables et débauchables à merci.

Le remarquable, c'est que cette conception de l'employé comme pure force de

travail n'est plus spécifique aux libéraux manchestériens. Bien des socialistes l'ont adoptée, comme on le voit, alignant leur discours scolaire sur l'idéologie utilitariste de l'économie mondialisée.

La priorité, pour l'Ecole, ce n'est pas d'enseigner le changement, c'est de former la personne qui subsiste sous le changement. Quand le vent tourne à la tempête, il ne faut pas larguer les amarres pour prouver à la tempête qu'on l'a comprise. Il faut s'ancrer plus profond pour résister. L'Ecole doit préparer l'élève non à être employable (il est bon que ce mot soit aussi laid) mais, au dessus du métier ou de la profession, à être autonome, capable de connaître, de juger, de décider et d'agir. Qu'on lui fournisse des connaissances sûres et systématiques dans les branches fondamentales. Qu'on lui apprenne que sa langue n'est pas d'abord un moyen de communication, mais l'indispensable outil de la pensée libre. Qu'on lui enseigne l'histoire du pays dont il fait partie, qu'il se sache porteur d'une culture qui tout à la foi le valorise et l'engage.

L'élève doit sortir de l'Ecole et affronter le marché du travail en sachant que le travail bien fait a sa valeur en lui-même, que l'attention, la concentration et la persévérance forcent l'estime des bons employeurs mieux que les phrases toutes faites des CV, que le respect des délais, la ponctualité et la courtoisie, loin d'être des contraintes vécilleuses et des formes creuses, sont les moyens de la maîtrise de soi. A défaut, ce sont d'autres qui le maîtriseront.

Olivier Delacrétaz

## Le Pays-d'Enhaut de Pierre-Yves Lador et Jack Varlet

Pierre-Yves Lador est un homme de livre, puisqu'il a été vingt-deux ans directeur de la Bibliothèque municipale de Lausanne, et aussi parce qu'il en a écrit beaucoup. De quel genre? A peu près tout. Il s'est fait romancier, poète, essayiste, polémiste à l'occasion, auteur de nouvelles et de textes érotiques. Et le voici devenu, grâce à un beau volume sur le Pays-d'Enhaut, géographe, géologue, botaniste, agronome, historien, économiste. Tout ça? Rien de ça, protestera-t-il avec un sourire amusé et modeste; il dira avoir simplement glané ici et là les connaissances utiles à une présentation substantielle de la contrée qu'il aime.

Lador, enfant, a passé des vacances au Pays-d'Enhaut. Il a épousé une fille de Château-d'Oex. Il y a pris domicile à sa retraite. Mais il n'avait pas prévu de chanter ce pays. C'est le hasard d'une rencontre avec un éditeur franco-suisse, qui publie une collection vouée à de

beaux endroits, qui a poussé notre auteur, réticent au premier abord car il ne fait pas dans l'écrit documentaire, à accepter la mission; et l'on sent qu'il en a été au fond très heureux.

Il bâtit son ouvrage sur la référence aux éléments, pour rester proche des forces essentielles: la terre, l'air, l'eau, le feu, auxquels il ajoute l'herbe, le bois, la pente. Cette construction se mêle au cheminement d'un journal, du 16 mars 2015 au 19 avril 2016, évoquant les monts, les alpages, les rivières, les villages au fil des saisons. L'écrivain tire de ce double repérage un texte plein de découvertes, de surprises, de réflexions nostalgiques ou de piques politiques, de digressions savantes ou humoristiques. Lador est un grand marcheur; et son livre, en quelque sorte, nous invite à l'accompagner dans ses promenades et randonnées, où l'on divague parfois, où l'on prend des sentiers de traverse, où la découverte d'un

bloc erratique vous entraîne à imaginer la gestation de ce monde montagnard, où la contemplation d'un alpage vous conduit à une leçon d'économie rurale.

Notre auteur aime la nature et la vie; il se fait donc le chantre du «bio» et de l'approvisionnement de proximité. Il n'apprécie guère l'industrie déshumanisante, la mondialisation gaspilleuse et déteste manifestement la finance. Mais comme il ne manque ni de réalisme, ni d'humour, il admettra peut-être que la venue de riches estivants contribue à la survie de son petit paradis...

L'écrit est à la fois très précis – dans la description de la fabrication du gruyère, ou dans l'histoire du Grand Chalet de Rossinière dont c'est la dimension des caves à fromage, voulues par Jean-David Henchoz dès 1752, qui détermine l'ampleur du palais, ou dans l'évocation des séjours de Ramuz au tournant des siècles – et porté par un vrai souffle de poésie.

*J'aimerais dire l'essentiel, ce qu'on peine à nommer, l'indicible, l'âme, le corps subtil, les ondes, le silence, l'air et les sons qui en découlent et qui animent la danse des particules, des atomes, des images, des êtres...*, écrit-il en introduction, et il y parvient. Voilà une œuvre très personnelle, originale et forte, qui s'inscrit en contrepoint des photographies de Jack Varlet (il y en a aussi plusieurs de Lador lui-même et quelques-unes de Jo Pesendorfer); beaucoup sont superbes; toutes ont un sens; et les légendes qui les accompagnent sont empreintes de tendresse et de drôlerie – d'une main légère.

Ne manquez pas de déguster ce livre, savoureux comme une tomme de Rougemont ou comme le filet d'un broutard damounais, et qui élève la réflexion plus haut que la Gummfluh.

Jean-François Cavin

*Le Pays-d'Enhaut*, éditions du Belvédère, 192 p., novembre 2016 – ISBN: 978-2-88419-453-2

# René Berthod, alias Rembarre, vitupérateur chrétien et homme de foi

Dans le langage courant, le verbe *rembarrer* signifie: repousser vigoureusement. Pendant les guerres de Vendée, les Chouans chargeaient les Colonnes infernales de Turreau venues les génocider au cri de «Rembarre, rembarre!» René Berthod, l'une des meilleures plumes de la presse valaisanne, en avait fait à la fois sa devise et son nom de plume.

Agé de septante-neuf ans, il est décédé le 30 avril dernier à l'Hôpital de Sion, entouré de l'affection de ses sept enfants et vingt-cinq petits-enfants. Ce fils d'un instituteur d'Orsières fait des études aux Collèges de Brigue et de Martigny, puis à l'École normale des instituteurs de Sion, avant d'obtenir une licence ès lettres à l'Université de Fribourg avec un mémoire sur *Claudiel, Mauriac et Bernanos face à la Guerre d'Espagne*. Pendant trente-cinq ans, il est maître secondaire au Cycle d'orientation d'Orsières: à plein temps pendant quinze ans, à temps partiel (environ septante pour cent) dès l'invention de Rembarre. Disciple inconditionnel de Grevisse, il témoigne d'une fidélité absolue à l'analyse grammaticale et logique classique, et mène un combat résolu contre l'enseignement renouvelé du français. Dans *Main basse sur l'école* (1981), il pointe un enseignement victime du climat intellectuel dominant et qui «accepte avec une servilité surprenante tout ce qui va chercher dans l'esprit révolutionnaire son dynamisme et son inspiration». Cette influence s'exerce principalement par le biais du Concordat romand; l'école cantonale a échappé aux conseils des praticiens et partiellement à l'action de l'autorité cantonale. Même diagnostic dans

*L'École à tous les vents*, où son coéquipier Roger Pitteloud présente une étude sur «les origines intellectuelles des réformes scolaires» (1982). Seule la fidélité aux valeurs permanentes qui ont fait la qualité de l'école permettra de filtrer le foisonnement des nouveautés et d'en retenir la part positive. En 2001, il prône l'introduction du «bon scolaire», se voit accuser de vouloir le démantèlement partiel de l'enseignement public et, injure suprême, de faire le jeu du libéralisme...

Né et éduqué dans le service d'une politique conservatrice d'inspiration catholique, René Berthod est, avec Roger Lovey et Guy Genoud, l'un des chefs de file du mouvement catholique traditionaliste en Valais. Il accède très jeune à la présidence de la Fédération des Jeunesses conservatrices chrétiennes sociales – aujourd'hui démocrates chrétiennes – du Valais romand. En 1969, il est la cheville ouvrière de l'élection au Conseil d'Etat de son grand ami Guy Genoud. Il préside aussi le Parti conservateur chrétien social orserin avant de devenir conseiller communal et président de la commission scolaire; c'est en cette qualité qu'il impose d'autorité le maintien du catéchisme traditionnel, en opposition à son curé, mais avec l'appui de ses collègues. Il est en 1980 le cofondateur du Renouveau Rhodanien puis, en 1995, le cofondateur du Mouvement chrétien conservateur valaisan, voué à la défense du droit naturel et des principes fondamentaux du ci-devant Parti conservateur catholique valaisan. Sous-préfet puis préfet de l'Entremont pendant plus d'un quart de siècle, il est à l'origine de la fondation du Service médico-social de ce district et un

pionnier du développement des soins à domicile.

Mainteneur du patois et animateur d'une troupe de théâtre, il est aussi et surtout connu du grand public comme chroniqueur et pamphlétaire. Ses billets du *Nouvelliste* (dès 1978) et ses éditoriaux de la *Gazette de Martigny* (dès 1984) sont de véritables pièces d'anthologie. Rédigés au vitriol, ils ciblent autant les caciques du Parti radical (avec une prédilection marquée pour le conseiller d'Etat Arthur Bender et le rédacteur en chef du *Confédéré* Adolphe Ribordy) que ceux d'un Parti démocrate-chrétien dans lequel il dit ne plus se reconnaître «depuis la sinistre assemblée de Soleure qui vit le PDC rejoindre majoritairement le camp de l'avortement légalisé». La «bonne presse» – entendez *Le Courrier* de Genève et *La Liberté* de Fribourg – et tout ce qui gravite autour du *Matin* de Lausanne ont aussi droit au sifflet et à la huée. Dans un billet assassins intitulé «C'est le pied», le journaliste du *Nouveau Quotidien* Michel Zendali se voit réduit au terme d'un ingénieux processus de dégradation à l'état de petite sandale... Un jour, une bonne âme que le polémiste n'a pas ménagée lui propose de changer de pseudonyme, prétextant que rembarrer son prochain, pour un défenseur de la morale chrétienne, ne figure pas dans les commandements de l'Eglise. C'est oublier que Rembarre pratique par-dessus tout la vertu de persévérance!

L'Age d'Homme publie en 1993 une sélection de ses billets sous le titre *Rembarre – Billets 1978-1990*. L'éditeur relève qu'ils témoignent d'une pensée profondément anticonformiste

et originale pour l'époque: chaque flèche de Rembarre vise juste et chaque année qui passe met en évidence le bien-fondé de ses jugements d'hier. Ils révèlent aussi «un don littéraire naturel, une plume classique, sobre et claire, comme on n'en rencontre plus guère dans la presse, de même qu'un tempérament de polémiste franc et droit qui n'est plus commun dans la littérature». Pour Slobodan Despot, «l'exemple de ce notable devenu franc-tireur, de ce pamphlétaire malgré lui, nous donne une admirable leçon de savoir-vivre et d'indépendance d'esprit». Du même coup, Rembarre se voit placer «dans la grande lignée des vitupérateurs chrétiens inaugurée par Tertullien, dont l'orthodoxie spirituelle a produit une pensée vivante, chaleureuse et libre qui est le meilleur antidote contre la sclérose intellectuelle des *bien-pensants*».

André Luisier ne lui fera sauter qu'un Rembarre sur plus de six cents dans le *Nouvelliste* et un édito dans la *Gazette*. Il s'agissait dans les deux cas d'écrits pouvant nuire à ses manœuvres de rapprochement avec les minorités valaisannes. René Berthod cesse toute collaboration aux deux journaux fin 2001. Il apprendra plus tard qu'André Luisier, en 1993, avait hésité entre Hermann Pellegrini et lui pour lui succéder, ce qui avait fait du bruit au *Nouvelliste*. Alors qu'il demandait au juge Philippe Chastelain, ami de Luisier et membre du conseil d'administration, pourquoi Pellegrini lui avait été préféré, le juge répondit: «Mais, M. Berthod, parce que vous, vous auriez osé lui dire m...!»

Jean-Philippe Chenaux

## Juvenilia CXXXII

Un brusque tumulte survient de la dernière table au fond de la classe, occupée par Athina et Dionis. De tels prénoms, cela ne s'invente pas et de surcroît, à seize et dix-sept ans, ils ont la grâce aristocratique naturelle aux jeunes divinités. Mais pas le vocabulaire:

– Regardez ce que ce sale Albanais a fait de mon poème! clame Athina en brandissant une page déchirée.

– Aucune importance, raille tranquillement son voisin, ce n'est qu'une Serbe.

Craignant que la querelle de l'Olympe balkanique tourne au vinaigre, je me précipite et leur signifie vertement que je n'accepte pas le langage de leur brouille. Prêt à monter sur mes grands chevaux, à exiger des excuses réciproques, je suis interrompu dans ma défense véhémement de l'ordre moral par la victime:

– Ne vous en faites pas, c'est de la rigolade: en réalité on s'adore. Et puis le poème, c'était juste le brouillon.

Et les voici collés joue contre joue, affichant un sourire de dessin animé pour théâtraliser leur «réconciliation». Athina clignote bouche bée,

Dionis fait le joli cœur avec une moue appropriée.

– Vous me rassurez, mais je n'aime pas du tout les mots que vous avez employés. C'est insultant et je ne veux pas que la guerre d'ex-Yougoslavie reprenne ici.

– Cette guerre ne nous concerne pas. C'est l'affaire de nos parents, de nos grands-parents. Nous n'étions même pas nés quand cela a eu lieu.

– Et d'ailleurs je suis né ici. Je suis suisse.

– Moi aussi.

Sont-ils vraiment si indifférents à la tragédie qui s'est déroulée sur les terres de leurs familles, où ils se rendent régulièrement l'un et l'autre?

Dionis, qui est doué d'un réel talent de conteur, a relaté avec sensibilité et nuances dans une rédaction un épisode vécu par son père et ses grands-parents: le véhicule militaire qui s'arrête devant la maison, le détachement de soldats de l'armée serbe qui monte l'escalier. La peur au ventre de toute la famille, les enfants cachés sous les lits... L'officier responsable, âgé et las, rassure: ils vont passer la nuit et partiront tôt le lendemain matin.

Quant à Athina, elle a choisi, dans le cadre d'un exposé d'histoire, d'analyser une photo récente prise au centre de Belgrade où habitent ses grands-parents. Le document représente les ruines d'un immeuble administratif bombardé par les Forces de l'OTAN. Alors que tout le quartier a été reconstruit, ce bâtiment est maintenu en l'état, à la manière d'une *Gedächtniskirche* version laïque, ou peut-être un témoignage accusateur. Les grands-parents ont raconté à leur petite-fille la vie sous les bombes. Malgré les horreurs vécues, l'analyse était dégagée de toute émotion: Athina n'y était pas.

Pourtant les passions sont loin d'être éteintes: «Dans ma famille au

Kosovo, chez mes oncles, ça ne passe toujours pas», me confiait Dionis. Il y a une surprenante sagesse, chez ces adolescents, de savoir tenir à distance le souvenir de blessures encore vives, tout en s'intéressant à l'histoire récente de leur patrie d'origine. Et cette distance est considérable à l'aune de leur perception: pour eux, le communisme européen, *a fortiori* celui de Tito, est une époque aussi éloignée que pouvait l'être l'Empire austro-hongrois pour un écolier de ma génération.

Et c'est ainsi qu'on devient de paisibles Vaudois, qu'on digère l'histoire en portant des prénoms datant de la plus Haute Antiquité.

Jean-Blaise Rochat

### Entretien du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est gratuite.

**14 juin: Le terrorisme en Suisse (1898-1908)** avec Michel Pahud, historien. (*Dernier entretien de la saison*)

[www.ligue-vaudoise.ch/mercredis](http://www.ligue-vaudoise.ch/mercredis)

# L'adaptation heureuse

Les élèves vaudois apprennent ce qu'est un champ lexical, ensemble de mots qui permettent de traiter d'un thème précis: la nature, le sport, la politique, etc.

Quand nous parcourons le mensuel *Réformés* et étudions les documents fournis par le Conseil synodal, nous nous amusons à constituer des champs lexicaux. En voici les principaux selon une échelle menant de l'anecdote à l'essentiel.

Premier échelon, l'informatique: *les réseaux, des formats, se connecter, être déconnecté*.

Deuxième échelon, les mots anglais et les anglicismes: *lab church, fresh expression of church, kids culte, rhythm'n culte, faire sens (to make sense)*.

Troisième échelon, le mouvement: *évoluer, une mutation profonde, une mobilisation, un changement de posture, le changement constant, une dynamique nouvelle, des projets novateurs*.

Quatrième échelon, le développement personnel: *la spiritualité, les animateurs, impliquer, des attentes spirituelles, des moments méditatifs, lâcher prise, trouver ce qui me correspond, le rapport au corps, les besoins des gens, la créativité, le tai-chi, les soirées clowns*.

Cinquième échelon, la sociologie: *les chercheurs, les acteurs, la méthodologie, la recherche-action, créer du lien, l'émergence d'activités plurielles, la société civile, la société liquide, les séquences, une logique de... , les actions citoyennes, les défis, les enjeux, les modèles de convivance, le vivre-ensemble*.

Sixième échelon, le commerce et le management: *des gammes de besoins, une stratégie marketing, diversifier l'offre, des produits adaptés, un public cible, le secteur recherche et dévelop-*

*pement, l'économie mixte, réadapter l'offre ecclésiale, gérer la flexibilité, travailler en équipe, avoir une vision, motiver*.

Observons que ces champs lexicaux infestent d'autres domaines, la pédagogie par exemple, depuis des décennies. Il s'agit d'une mode ringarde.

Résumons la situation: l'Eglise vaudoise se croit en perte de vue. Les sociologues lui disent qu'elle ne rassemble que des vieux (*les têtes blanches*), que les jeunes la fuient, que les adultes *se distancient*, qu'elle n'est pas *en phase* avec le monde tel qu'il bouge. Les responsables en concluent que l'Eglise doit *évoluer avec son temps et s'adapter* à on ne sait quoi, prendre le train en marche vers on ne sait où, apprendre à nager dans tous les genres de liquides. Elle doit *renouveler son offre* sur la base d'un projet *visionnaire*, gagner *des parts de marché* en répondant *aux besoins des gens*, quitte à causer un peu anglais, se connecter, s'ouvrir à l'écologie, au féminisme et aux revendications LGBT. Le renouvellement sera bien entendu fondé sur la recherche scientifique *la plus récente* et validé par l'Université, garante du sérieux de la démarche.

Les responsables de l'Eglise se disent attristés du peu d'aura de celle-ci. Il est mal d'entretenir des soupçons, mais nous croyons deviner que l'effondrement prétendu des structures paroissiales en séduit certains, engendrant chez eux une sorte de *jubilation* (autre mot à la mode) quand ils adoptent une *posture nouvelle*. Ils en avaient envie depuis longtemps. On a affaire à une adaptation heureuse, comme on parle de «mondialisation heureuse».

Les chefs prétendent s'inspirer du sociologue Zygmunt Baumann. Or

celui-ci décrit la société liquide d'un point de vue critique. Même dans les extraits proposés par le Conseil synodal, Baumann nous met en garde devant la précarité d'un monde où il n'est pas recommandé de tenir ses promesses. On s'y engage sur un coup de tête, jusqu'à nouvel ordre, tant qu'une occasion de jouissance ne remet pas en question l'engagement pris. La société liquide est individualiste, les communautés et les liens y sont toujours sur le point de se défaire. Baumann montre qu'exiger une relation sûre tout en voulant demeurer libre de la rompre à tout instant, c'est demander l'impossible.

La société liquide contraste avec la consistance de l'Évangile.

Dans le rapport du Conseil synodal et *Réformés*, nous trouvons des passages donnant à penser que certains responsables de l'Eglise ont choisi de s'immerger dans la société liquide dont ils admirent l'individualisme libertaire. Il faut *faire avec* les distancés, *définir avec eux* ce qui pourrait les satisfaire *sans obligation de continuité*. Le rapport Enfance, Jeunesse et Évangile *répond à la demande de liens qui se nouent et se dénouent aisément*, il faut *entrer en résonance avec les valeurs, les modes de vie, la spiritualité, les besoins des familles contemporaines* (recomposées, monoparentales, LGBT, réd.). Ce n'est pas parce qu'on ne reste pas assis sur les bancs de l'église qu'on n'est pas engagé. Le bouleversement religieux remet en cause la *paroisse traditionnelle avec son clocher, ses pasteurs et ses fidèles*. Ce modèle ancien cède le pas à une *Eglise dynamique et interactive*. Toutes les initiatives visant à sortir d'une *forme figée* sont *des aiguillons, des avant-gardes d'une réalité bien plus large [...], des avant-postes d'une évolution de l'Eglise dans son ensemble*.

Le christianisme doit absolument se repenser pour se transmettre. Il ne peut *s'isoler des autres religions*. Le pasteur Line Dépraz écrit: *La société évolue à toute vitesse. Et les Églises peinent à suivre [...] Soyons créatifs et à l'écoute. Soyons prêts à vibrer avec ce qui frémit hors de nos murs*. Quant à Laurence Bohnenblust-Pidoux, spécialisée dans la pastorale pour les enfants et les jeunes, elle déclare dans *24 heures: Être en accord avec son temps était le but de la Réforme. Luther a fait correspondre les textes et la religion à l'époque. C'est ce que nous voulons faire aujourd'hui*. On trouve aussi ce genre de projet catéchétique: *A la Grâce, la foi ou encore la résurrection, on préfère un vocabulaire actualisé pour faire mouche auprès du jeune public et le pousser à réfléchir au monde qu'il désire construire*.

Toutes ces déclarations font écho à ce que la presse répète à tout propos. Il faut s'adapter, et dans la joie, s'il vous plaît. Les partisans de l'adaptation (un Emmanuel Macron par exemple) sont manifestement heureux tandis que ceux qui éprouvent des *résistances intérieures* n'ont qu'à se taire et s'effacer. Mme Ariane Dayer écrit dans *le Matin Dimanche: Emmanuel Macron n'agace pas parce qu'il dort moins que nous, mais parce qu'il est mieux adapté*. Et Thierry Meyer dans *24 heures* parle ainsi de l'école en Suisse allemande: *Ce ne sont pas les élèves qui sont surchargés, mais les enseignants et le système qui ont du mal à s'adapter à des besoins évolutifs*.

Nos soupçons ne sont-ils pas étayés? Quelques chefs ecclésiastiques donnent l'impression de vouloir renoncer aux paroisses pour approuver les *bouleversements de l'époque*.

Jacques Perrin

## Le Rayon bleu

Trois ans après *Le Miel*, son premier roman, Slobodan Despot nous revient avec un nouveau livre: *Le Rayon bleu*<sup>1</sup>.

Là encore, une histoire de guerre, mais très différente de la précédente. Alors que, dans *Le Miel*, Slobodan Despot ancre son récit dans un épisode particulier de la guerre des Balkans (l'éradication, au milieu des années nonante, de la population serbe de Krajina, dans l'ex-Yougoslavie), il s'interroge ici sur la dissuasion nucléaire et ses paradoxes.

Cette thématique n'intéresse plus aujourd'hui grand monde. Il y a une génération ou deux encore, pourtant, elle était au cœur même du débat public. Qui ne se souvient des campagnes antinucléaires des années soixante et septante (campagnes qui eurent leur prolongement en Suisse)? Et, un peu plus tard, dans les années huitante, des grandes manifestations, en Allemagne, contre les euromissiles? Des auteurs académiques s'invitèrent également dans le débat: Karl Jaspers (*La bombe atomique et l'avenir de l'homme*), ou encore Raymond Aron (*Paix et guerre entre les nations*). Mais la thématique, avec le temps, s'est banalisée. Non que le risque objectif de guerre nucléaire ait aujourd'hui disparu, tant s'en faut. Mais ce n'est plus de lui, désormais, que se nourrit

l'angoisse collective. D'autres risques occupent aujourd'hui le devant de la scène: environnementaux notamment.

En ce sens, le roman de Slobodan Despot nous prend à contre-pied. D'une structure sensiblement plus complexe que le précédent (même si, comme il l'avait déjà fait dans *Le Miel*, l'auteur recourt à la fiction du narrateur s'exprimant en première personne: c'est lui le centre de perspective), il embrasse un assez large espace de temps: des années soixante à nos jours. Certains des personnages qu'il met en scène ont existé réellement, comme le général Gallois, le père de la bombe atomique française, qui théorisa en son temps la «dissuasion du faible au fort». L'auteur, qui l'a un peu connu, en brosse un portrait à la fois saisissant et haut en couleur. Il nous fait également pénétrer dans un SNLE (sous-marin nucléaire lanceur d'engins), l'un des quatre que possède aujourd'hui la France. Claustrophobes, s'abstenir!

L'intrigue se noue autour des débats de conscience d'Herbert de Lesmures, un proche conseiller du président Doudezanier (*alias* François Mitterrand). De Lesmures est un représentant de l'ancienne France, un aristocrate un peu «hors-temps». A certains égards, il fait penser aux héros de Jean Raspail, l'auteur de *Sire* ou des *Sept Cavaliers*. Il a un

château en Sologne, des chiens de chasse, etc. Mais c'est aussi un dissident, un objecteur de conscience. On le retrouve un jour mort dans son bureau parisien. L'enquête officielle conclut au suicide, mais les proches de Lesmures, à commencer par sa fille, Carole-Anne, pensent, en fait, qu'il a été assassiné. Carole-Anne reprend donc l'enquête, ce qui, forcément, lui fait courir à elle-même certains dangers. Elle meurt très vite.

On a ici tous les ingrédients d'un roman à la Le Carré. Mais les ingrédients seulement. Car Slobodan Despot est avant tout un moraliste. Il explore les profondeurs du cœur humain, alignant des notations souvent très fines sur l'homme dans ses rapports avec lui-même et avec les autres. Son livre, en ce sens, s'inscrit dans la grande tradition du roman psychologique français. Quant au beau personnage de Carole-Anne, il renvoie bien évidemment à Antigone.

L'auteur aborde également, mais de biais, la question délicate de la guerre juste, question que la dissuasion ne contribue pas peu à dramatiser. Jusqu'où aller ou ne pas aller quand on fait la guerre (ou seulement même la prépare)? Quelles limites? La théorie de la dissuasion, on le sait, la résout en disant que, du fait même de la dissuasion, la guerre nucléaire n'aura jamais lieu. A la limite

même, la dissuasion nucléaire garantit la paix perpétuelle. Le général Gallois n'était pas loin de le penser. Mais cela n'est vrai que sur le papier. Dès qu'on quitte un peu le monde des idées pour retrouver le monde sublunaire, le nôtre (monde livré au hasard, aux choix incertains), cela cesse d'être vrai. C'est ce qu'Herbert de Lesmures, un ex-disciple du général Gallois, pourtant, en vient progressivement à admettre. Le discours de la dissuasion est de nature, en fait, idéologique. Idéologique, au sens même où l'entendait Hannah Arendt: il est logique de l'idée, abstraction pure. Il se coupe ainsi de la réalité, avec tous les risques que cela implique. Lesmures opte, lui, pour la réalité.

La mort est omniprésente dans ce roman. C'est peut-être la grande différence avec *Le Miel*. *Le Miel* était un roman de la vie, *Le Rayon bleu*, au contraire, très clairement, même, de la mort. Les titres respectifs des deux romans le disent d'ailleurs assez. Le miel est une métaphore de la vie, de l'espoir. Le rayon bleu, au contraire, est l'éclair nucléaire. Tous ceux qui l'ont vu en sont morts. «Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face», disait La Rochefoucauld.

Eric Werner

<sup>1</sup> Gallimard, 2017, 192 pages.

# Un documentaire sur Delamuraz

La RTS a diffusé mercredi 24 mai le documentaire «Delamuraz», produit par Jean-Louis Porchet, réalisé par André Beaud et Daniel Wyss. Le 22 mai a eu lieu l'avant-première au cinéma Capitole. Ce documentaire est notamment soutenu par le Cercle démocratique de Lausanne. Olivier Meuwly en est l'initiateur. Probablement ce nouveau support lui permet-il d'expérimenter l'une de ses vieilles marottes, soit que l'histoire suisse «c'est 26 histoires + une, elle-même synthèse des 26 histoires cantonales». La carrière de Jean-Pascal Delamuraz – JPD pour les intimes – permet justement de glisser de l'histoire vaudoise à l'histoire suisse, et d'observer le travail de synthèse attendu, en bonne théorie hégélo-drueyenne, d'un conseiller fédéral radical.

Pour qui s'intéresse, même de loin, à la politique vaudoise et suisse, la figure de Delamuraz est incontournable. A ce titre, l'existence de ce documentaire est un bien en soi. Il est une porte supplémentaire sur notre histoire récente, à la condition de témoigner, toutefois, d'un peu d'esprit critique.

Elevé au rang de mythe, JPD a réussi à incarner une manière de Vaudois idéal. Combien de fois encore les rédacteurs de *La Nation* se verront-ils interrogés sur leur admiration supposée pour Delamuraz? «Vous devez l'adorer à la Ligue. Un Vaudois comme lui...». Et pourtant. Le film compte un extrait de la chanson *Les Vaudois* de Gilles et Urfer: «Quand un Vaudois dit: agissons l'heure est grave, on lui répond: Gustave, finissons ce demi.» Dans le cinéma Capitole, le public rigolard se satisfait de cette épaisseur. Il oublie combien Gilles, en réalité, nous avertit: méfie-toi, Vaudois, de tes rêves de grandeur autant que de ton insouciance de jouisseur. En politique, la vaudoiserie d'autocélébration ne mène pas très loin. Delamuraz en avait fait une marque de fabrique.

Dans une brève cérémonie officielle, divers intervenants ont, sans grande originalité, dessiné le portrait désormais traditionnel du radical: «grand homme d'Etat», «bête politique», «immense figure», «fidèle en amitié», «amoureux du vin blanc». La voix vibrante, presque incantatoire, le directeur de la RTS Pascal Crittin fait référence au dimanche 6 décembre 1992.

Olivier Meuwly a quant à lui fixé les points de repère des contextes politique et historique de l'action de Delamuraz. Il a rappelé combien JPD avait traversé une période charnière pour l'histoire de son parti et de la Suisse. Il y reviendra dans le film, apportant, avec Christoph Blocher, les principales remarques doctrinales. Pourtant, ce que certains affirmaient sans hésiter à l'apéritif, un verre à la main, personne ne le répète à l'écran, encore moins durant la cérémonie. Sans aucun doute

Delamuraz est-il responsable aujourd'hui encore des difficultés du PLR; pour avoir coupé des têtes, aspiré tout l'air autour de lui et ouvert un boulevard à l'UDC sur le dossier européen.

Le mythe ne sera qu'égratigné, et même pas sur le fond. Le conseiller fédéral Pascal Couchepin évoque «ses problèmes d'alcool». Bertil Galland rappelle la magnanimité des journalistes lors de l'éclosion de l'affaire Debétaz, prétendu scandale de mœurs dont on ne distinguera sans doute jamais le vrai du faux. Mais les Vaudois n'aiment pas dire du mal des morts. C'est encore heureux, et le faire avec justice n'est guère facile.

**En politique,  
la vaudoiserie  
d'autocélébration ne  
mène pas très loin.**

En retraçant la vie du conseiller fédéral, le film nous raconte en filigrane la Suisse de la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle. Avec succès, il marque les évolutions sociales à coup de chansons pop et d'images d'actualités helvético-internationales. Ce rythme rend le film plutôt captivant.

La biographie commence par les origines de Delamuraz, fils du garagiste de Paudex. On vante ses talents rhétoriques qui lui valent de faire ses premiers pas en politique universitaire. Georges-André Chevallaz, alors syndic de Lausanne, le repère et le propulse dans l'organisation de l'Expo 64. Le film s'arrête brièvement sur les signes annonciateurs du tournant sociétal de 68, que le célèbre «Questionnaire de Gulliver», aux résultats tronqués, avait identifiés. Il faudra encore attendre vingt ans pour que le camp bourgeois soit divisé entre sa tendance libérale et sa tendance conservatrice. Dans le film, Christoph Blocher explique avec clarté comment la campagne sur l'EEE a cristallisé cette opposition, encore plus vivace aujourd'hui.

De conseiller communal lausannois, il devient syndic. Les réalisateurs en profitent pour montrer des images surprenantes de Lôzane Bouge: cordons anti-émeutes devant les escaliers du Valentin et arrestations musclées devant le restaurant Le Vaudois, siège du parti radical. Le spectateur ne peut retenir son sourire.

Jean-Marc Richard décrit Delamuraz hésitant sur l'attitude à adopter face aux manifestants. Il vante alors la collaboration du syndic avec son municipal socialiste et éducateur Jean-Daniel Cruchaud. M. Richard y voit une preuve de la sensibilité du «taureau» radical; marque bénéfique de la fragilité des «grands Vaudois», capables de collaborer avec plus compétents qu'eux. La formule est jolie. Mais elle camoufle combien les bourgeois n'ont pas su s'opposer sur le fond au mouvement soixante-huitard. Ils abandonnaient du même coup l'Université, l'école et la culture – autrement dit les esprits – à la gauche.

Conseiller national, il accepte de sauver le siège radical au Conseil d'Etat. Raymond Junod n'est pas dupe des raisons de son prétendu sacrifice de 1981. «Delamuraz avait l'ambition d'être toujours au premier rang. C'était intuitif chez lui. Il ne le faisait pas par forfanterie. C'était inné.» Dans tous les cas,

son passage éclair au Château aura été le tremplin de son élection au Conseil fédéral. En 1983, il y prend la place de Georges-André Chevallaz.

La tentative d'adhésion de la Suisse à l'Espace économique européen (EEE), on pouvait s'y attendre, est la grosse affaire du documentaire, occupant près de vingt minutes sur septante-cinq. Un film consacré à ce seul épisode serait nécessaire et admettons que, malgré le peu de temps à disposition, «Delamuraz» est assez manichéen dans sa présentation des parties en jeu. Il insiste sur des Suisses-allemands vociférant des absurdités, mais ne s'en prend pas à l'angélisme intolérant des partisans du OUI. Saluons toutefois la présence d'interviews d'un Christoph Blocher, fin dans ses analyses et peu revancharde contre la personne de Delamuraz.

La Ligue vaudoise avait farouchement combattu l'EEE. Elle se souvient combien la rhétorique s'était incroyablement durcie durant la campagne, en Pays de Vaud en particulier. Delamuraz n'hésite pas à parler «d'atmosphère fasciste» lorsqu'il évoque certains débats. C'était bien entendu absurde. Le Röstigraben du 6 décembre est sans doute aussi une conséquence de cette violence argumen-



## Railleries sur les rails

Tout le monde le sait, nous vivons à l'ère de la *communication*. Et comme beaucoup de gens pensent ne pas avoir la capacité de communiquer par eux-mêmes, ils s'adressent à des *communicateurs*.

### LE COIN DU RONCHON

Mais les communicateurs sont le plus souvent des humains comme les autres. Certains se sont lancés dans ce métier parce qu'ils n'avaient pas les compétences nécessaires pour exercer une activité manuelle. Beaucoup d'entre eux, en tous les cas, brillent par leur absence d'originalité. C'est ce qui nous vaut, par exemple, d'être gavés de messages commerciaux qui utilisent toujours les mêmes grosses ficelles, les mêmes expressions niaisées supposées impressionner et convaincre le chaland – et qui n'impressionnent ni ne convainquent guère que de très médiocres personnes (ce qui constitue quand même, il est vrai, un public-cible considérable à défaut d'être admirable). C'est aussi ce qui nous vaut de voir désormais des sites internet qui se ressemblent tous, ayant tous la même structure, le même agencement des rubriques, les mêmes images artificielles, et surtout cette même obsession paternaliste de «rassurer» (sic!) le client en publiant des témoignages de satisfaction qui ne rassurent plus personne puisque l'on pressent qu'ils n'ont rien de spontané.

Et puis, parfois, on trouve quelques rares communicateurs qui sont réellement originaux, différents des autres.

tative. Une étude approfondie de la campagne sur l'EEE devrait se pencher sur les arguments catastrophistes du Conseil fédéral. Elle montrerait combien ils étaient exagérés. Aujourd'hui encore, chaque dimanche soir de votation témoignant d'un clivage Romands-Alémaniques, les journalistes ont le 6 décembre 1992 à l'esprit. Cet esprit de division est l'une des responsabilités de Jean-Pascal Delamuraz.

Peu avant son décès, JPD a été confronté à l'affaire des fonds juifs. Courageusement, il avait affirmé dans la presse que la Suisse subissait un chantage. Sous la pression internationale, il s'en excusa publiquement. Dick Marty rend justice à ses propos et rappelle que la destination finale des sommes versées par la Confédération est aujourd'hui encore parfaitement obscure, sinon scandaleuse. «Delamuraz avait bien compris la situation.»

Durant le générique de fin, en arrière-plan du buste du politicien, un bateau de la CGN accoste à Ouchy. C'est le «Général Guisan». Etrange coïncidence, ces deux personnages sont intouchables. Véritables tabous, ils sont tous deux ancrés dans le cœur des Vaudois. Le premier pour avoir sauvé l'indépendance de la Suisse, le second pour avoir voulu la brader en toute sincérité, entraînant 78,3% des Vaudois derrière lui. Quel peuple étrange nous faisons.

Félicien Monnier

Mais voilà: quand on dit de quelqu'un qu'«il est un peu différent», ça peut vouloir dire bien des choses... En l'occurrence, on voit de temps en temps émerger des idées publicitaires originales mais tellement loufoques qu'elles déclenchent aussitôt une avalanche de rires, de moqueries et de plaisanteries. Mais si le but est que le produit soit connu, en bien ou en mal, mais connu, alors c'est réussi.

Les Français ont réussi un joli coup en la matière, en annonçant que leurs trains à grande vitesse ne s'appelleront plus «TGV» mais «inOui». Cette appellation (qui, lorsqu'elle est écrite en majuscules, a la remarquable propriété de pouvoir être lue à l'envers, ce qui sera très utile si un train se renverse, ou pour les voyageurs qui en seraient tout retournés), cette appellation, donc, est censée s'accorder avec d'autres noms déjà utilisés par les chemins de fer français: «Ouigo» et «Ouibus». Cela permettrait de transformer le trajet en TGV en une «expérience de voyage». (Là, on abandonne toute originalité pour retrouver le jargon utilisé par 100% des communicateurs.)

Bref, nos voisins hexagonaux se sont tordus de rire: *Oui-Oui, c'est inoui!* Les Vaudois enchaîneront: *Quin-Quin pour vos voyages en train!* Les dirigeants de la SNCF ont déclaré qu'ils s'attendaient parfaitement à ces réactions, que tout était prévu, et que de toute façon le nouveau nom avait été choisi par les clients eux-mêmes. Vraiment? Est-ce à dire qu'aucun communicateur n'a été engagé pour cela?

Pour ce qui nous concerne, si on nous avait demandé notre avis, nous aurions répondu «non». Ça ferait aussi joli sur un train, non?

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)  
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch  
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges